

LES HIÉROGLYPHES ANATOLIENS DANS LEUR DEVENIR : QUELQUES ASPECTS

Emilia Masson*

La pratique simultanée des deux écritures demeure l'une des plus grandes originalités de la civilisation léguée par les tribus indo-européennes d'Anatolie. Si le répertoire cunéiforme, adopté, avait suivi, pour ainsi dire, le processus courant pour l'emprunt d'un système graphique, celui, pictographique, créé par eux-mêmes, avait connu un cheminement beaucoup plus long. De ce cheminement, plus d'une étape demeure manquante alors que son point de départ se perd dans les ténèbres des commencements¹.

Une fois formés, les hiéroglyphes anatoliens réfléchiront à plus d'un titre l'univers de leurs créateurs. Mais à côté des schémas concrets qui reproduisent des séries d'objets, des éléments architecturaux ou mobiliers ou encore des ligatures qui dévoilent leur logique, voire leur fonctionnement mental, telles que COLE-RE, AMOUR, CONSTRUIRE, PALAIS, TEMPLE, etc., on observe des dessins dont le modèle premier ou encore l'idée inspiratrice ne se laissent pas déceler. Du moins, pas à première vue.

Certains de ces signes répercutent à coup sûr des concepts ou des croyances appartenant à l'héritage spirituel des immigrants indo-européens. Aussi, leurs prototypes remontent-ils parfois à leur habitat précédent où, sous une forme plus ou moins rudimentaire, ils visaient déjà à traduire des notions analogues. Pour essayer d'appréhender l'évolution graphique de tels tracés dans les hiéroglyphes anatoliens ainsi que la symbolique qui se trouve à leur origine, il convient en conséquence de combiner deux démarches : glaner d'une part, en Anatolie même des rares vestiges susceptibles d'illustrer leur gestation, phase qui se situe dès la période pré-hittite² ; de l'autre, recourir à des

parallélismes indo-européens, qui relèvent aussi bien de l'idéologie et de la langue que du graphisme. Cette méthode a permis de déceler de manière, me semble-t-il, satisfaisante la genèse de l'idéogramme DIEU ainsi que de retracer l'évolution graphique du signe SOLEIL et de les situer, tous deux, dans leur contexte symbolique (Masson 1998 : 406 sqq.).

La même démarche, est susceptible de nous éclairer sur l'expression notionnelle qui se trouve à l'origine des deux variantes aux tracés insolites, l'une anthropomorphe l'autre zoomorphe, qui, à l'époque impériale, notent le théonyme Sarrum(m)a : la première dessine la moitié inférieure du corps d'homme en ligature avec le signe ma (L. 80), la seconde une tête de veau ou de taureau (fig. 1, a, b). De cette alternance graphique qui est doublée de celle, iconographique, parfaitement en harmonie, la scène sur le rocher frontal de Yazilikaya offre une illustration éloquente : Sarruma qui forme ici la triade avec le couple suprême, Tesub et Hebat, y est présenté avec sa double incarnation³. En tant que jeune homme qui vient à la suite de sa mère et en tant qu'animal juvénile, ou plutôt, deux animaux pareils disposés antithétiquement qui bondissent aux côtés de Tesub et Hebat. Si le nom du jeune fils est marqué à l'aide de l'idéogramme anthropomorphe (L. 80), celui des deux animaux est accompagné de la variante zoomorphe (L. 105), généralement interprétée comme "veau divin".

Dans une étude lumineuse consacrée au "dieu anatolien Sarrumma," Emmanuel Laroche arrive à démontrer, arguments décisifs à l'appui, que l'appartenance de cette divinité au milieu religieux hourrite n'était qu'apparente et qu'elle était en réalité d'origine anatolienne (Laroche 1963 : 277 sqq.). Partant

* Prof. Dr. Emilia Masson, CNRS, Collège de France, Paris / FRANCE.

¹ Cf. en dernier lieu discussion à ce sujet et les hypothèses relatives à leur origine chez Masson 1998, 403 sqq.

² A ce titre les données de Kültepe-Kanesh offrent l'une des meilleures sources d'information. A considérer également des ébauches de signes datant de la toute première phase hittite, cf. Masson 1998, 403 sqq.

³ Pour les commentaires de cette scène et ses reproductions on se rapportera à K. Bittel et collaborateurs, *Das hethitische Felsheiligtum Yazilikaya*, Berlin 1975, pp. 150-3 et pl. 25-28 et H.G. Güterbock, *ibid.* p. 170.

de cette déduction, guidé par le tracé de la moitié du corps l'éminent hittitologue propose, à juste titre, de rechercher l'origine de son nom dans le radical hittite *sarra-* « partager, partie, moitié »⁴.

Si l'étude de Laroche rassemble les données relatives à Sarrum(m)a iconographiques, graphiques et celles des textes, alors disponibles, on regrettera néanmoins qu'il n'ait pas poursuivi l'enquête en direction de son hypothèse afin de cerner la notion conceptuelle qui caractérisait cette personnalité divine dans le vieux fond théologique hittito-louvite. Notion dont il avait pourtant pressenti l'existence comme en témoigne sa remarque au sujet de la composition sur le rocher frontal de Yazilikaya : «Mais l'artiste qui a figuré, dans la même œuvre, à la fois Sarruma comme animal (42a), comme fils (44) et comme protecteur (81) obéissait à une conception théologique dont il serait intéressant d'éclairer les motifs» (Laroche 1963 : 287).

Or, la conception qui inspire la double image de cette divinité juvénile, anthropomorphe et zoomorphe, se laisse appréhender à travers les plus anciens faits des langues indo-européennes. Elle a été mise en évidence dès 1937 par l'ingénieux linguiste français, Émile Benveniste, dans une étude qu'il consacre à l'expression indo-européenne de l'« éternité » (Benveniste 1937). Cherchant à savoir comment s'est constituée la notion de l'éternité dans le monde indo-européen ou, plus exactement, de quel symbolisme préhistorique concret découle sa spécificité abstraite, Benveniste entreprend une analyse morphologique et sémantique de deux séries lexicales sans rapport apparent dans aucune des langues de ce vaste groupe. Il s'agit d'un côté de mots issus du thème *aiw- et signifiant « âge, vie, longue durée, éternité » et de l'autre les vocables issus du thème *yuwen- signifiant « jeune, jeunesse ». Grâce aux données les plus anciennes, cette investigation lui permet d'établir une coordination morphologique entre les deux thèmes en question et de

démontrer qu'ils formaient initialement un binôme, *ayu : *yuwen-, tiré d'une seule et même racine, soit *e₂-i-> *ai- et augmentée du suffixe radical -w-. Son sens premier traduisait une notion “concrète et humaine” se rapportant à la « force de la vie » (Benveniste 1937 : 109).

Cette notion ainsi dégagée et révélant d'elle-même le rapport direct avec le thème *yuwen-, permet à notre linguiste de constater : “est dit de *yuwen-* l'être pourvu d'*aiw-*”, en d'autres termes être jeune et qui est en possession de “force vitale”. Dans la société agro-pastorale des premiers Indo-Européens, cette considération était valable pour l'homme comme pour le bovidé, sa source de vie et son compagnon le plus proche. En témoigne le doublet latin *iuvensis* « jeune homme » - *iuvencus* « jeune bovidé » de même que ceux, encore à l'état vivant, dans les langues slaves comme par exemple en serbe *younosa* « jeune homme », *younak* « héros, guerrier courageux »⁵ à côté de *youne* « jeune taureau »⁶.

Guidé par ces faits, Benveniste restitue ainsi leur prototype préhistorique imagé : “Désignant la « force vitale », le mot se prêtait aisément à dénommer la région du corps où cette force est censée résider”. Mais, ici encore on peut regretter que, pour sa part, cette enquête demeure limitée aux seules données de la langue. L'image que le célèbre linguiste restitue virtuellement, il l'aurait trouvé dans les deux appellatifs du dieu Sarrum(m)a. A double titre : la moitié inférieure du corps humain est bien celle qui renferme cette force vitale et procréatrice alors que l'alternance graphique jeune homme/jeune bovidé reflète à perfection les deux dérivations d'un seul et même thème : *iuvensis/iuvencus*.

Plus près encore, sur le site protohistorique du Mont Bego⁷, dans le Midi de la France, Benveniste aurait découvert aussi à l'état authentique l'image virtuelle

⁴ Laroche 1963, 279, étymologie bien plus satisfaisante que celle faisant dériver ce théonyme de l'akkadien *sarru* « roi » et qui, selon Laroche, “libre de toute attache hourrite”.

⁵ Le doublet serbe *younosa-younak* rejoint tout en la confirmant la considération de Georges Dumézil au sujet de *iuvensis* dans la société romaine : “Le *iuvensis* est nubile comme il est mobilisable, il se bat, mais il prolifère, il est *miles* et il est *genitor*”, cf. Dumézil 1977, 174.

⁶ Exemples cités et commentés chez Masson, 1993, 46.

⁷ Site célèbre par des milliers de gravures qui recouvrent les flancs de ce massif montagneux à une altitude variant de 2200 à 2800 mètres et que l'on attribue aux Ligures. Les motifs les plus remarquables se laissent identifier comme l'un des derniers stades de la pré-écriture ou Ideenschrift, cf. en dernier lieu Masson 1993 *passim* et pp. 24-25 pour le caractère des gravures.

qu'il restitue : gravée sur un rocher, elle figure la moitié du corps d'homme pourvue du sexe, voire de cette force vitale qui assure la procréation (fig. 2)⁸. Ce schéma nous fait voir par là même ce qui était sans nul doute le modèle premier de l'idéogramme anthropomorphe SARRUMMA à qui son évolution graphique a fait perdre l'élément essentiel et masqué ainsi sa raison d'être initiale. Raison qui nous éclaire aussi sur le choix du terme hittite *sarra-* pour cet appellatif divin, à comprendre ici comme « moitié inférieure du corps ».

La composition où figure le dessin du Mont Bego fournit, elle aussi, une preuve à l'exégèse de Benveniste. Présentée dans un cartouche qui vise à accentuer l'importance de son message, elle évoque le motif bien connu du renouveau cyclique auprès de l'Arbre de Vie, voire le mythe indo-européen commun relatif au rajeunissement du vieillard thaumaturge⁹. Quant au

tracé de l'Arbre de Vie il montre également des analogies avec ceux de l'iconographie anatolienne (fig. 3, a, b, c). Enfin, à côté de l'homme, ou plutôt de sa moitié inférieure, figure un bucrane encadré dans son propre cartouche. Le message des graveurs du Mont Bego paraît clair : c'est le couple *iuvensis-iuvencus* qui est concerné par le phénomène du rajeunissement auprès de l'Arbre de Vie, concept qui est exprimé à travers un jeu iconographique bien plus élaborée sur le rocher frontal de Yazilikaya.

Puissent ces considérations autour du dieu Sarrum(m)a, autour de la force vitale et de la jeunesse qu'il incarnait, incarner également avec la vigueur inhérente à cette force mon estime pour Belkis et Ali Dinçol. Collègues et amis de longue date dont l'œuvre rayonne alors qu'ils animent colloques et congrès de leur science et de leur présence. Pour le bonheur des hittitologues.

⁸ Commentaires et reproductions de cette scène chez Masson 1993, pp. 44-48.

⁹ Ou encore aux mutilés fonctionnels qui recourent leurs facultés principales auprès de l'Arbre de Vie. Pour une analyse de ces motifs dans les mythologies romaine et scandinave ainsi que de leur symbolique voir Dumézil 1977, 198 sqq. qui est à compléter désormais avec des affabulations analogues dans des textes hittites ou encore dans les contes des Slaves du sud, cf. E. Masson, *Le combat pour l'immortalité, Éléments indo-européens dans la mythologie anatolienne*, Paris, PUF 1991, 139 sqq.

SUMMARY

In this tentative study we try to understand the origin of some particular signs in Anatolian hieroglyphs in combining the tracings that were probably their first models and the concepts or beliefs that might have inspired such a shape at the very beginning. In other words, to combine the graphic evolution with notions worded by linguistic data. Such a method seems to elucidate the reasons of the double notation for the god Sarrum(m)a as well the particular shape of these two variants. The anthropomorphous shape, representing the lower half of the body, incarnates the youth and the vital or procreative strength, as admirably explained by Emile Benveniste. The initial model must have been provided with the sex, i.e. the symbol of this strength, as attested on the rock engravings in the South of France. The importance of the concept of such a model is reflected also by the name Sarrum(m)a, surely related to hittite sarra- « half » as already suggested by Emmanuel Laroche. The zoomorphous variant, showing a young bovid confirms the idea of the youth and illustrates also the strata relation of man and this animal in old agricultural society. This graphic alternation corresponds exactly with those in indo-european languages, as for example latin iuvenis/ iuvencus or serbian younosh/a youne « young man » - « young bovid », both deriving from the same stem.

Bibliographie

- | | | | |
|------------------------|---|--------------------|---|
| Benveniste, É.
1937 | « Expression indo-européenne de l' 'éternité' », <i>BSL</i>
38, 103-112. | Masson, E.
1993 | <i>Vallée des Merveilles, un berceau de la pensée religieuse européenne</i> , Dijon Faton. |
| Dumézil, G.
1977 | <i>Les dieux souverains des Indo-Européens</i> , Paris Gallimard. | 1998 | « Le double soleil dans les hiéroglyphes anatoliens »,
in <i>Acts of the IInd International Congress of Hittitology</i> , Ankara. |
| Laroche, E.
1963 | « Le dieu anatolien Sarrumma », <i>Syria</i> 40, 277-320. | | |

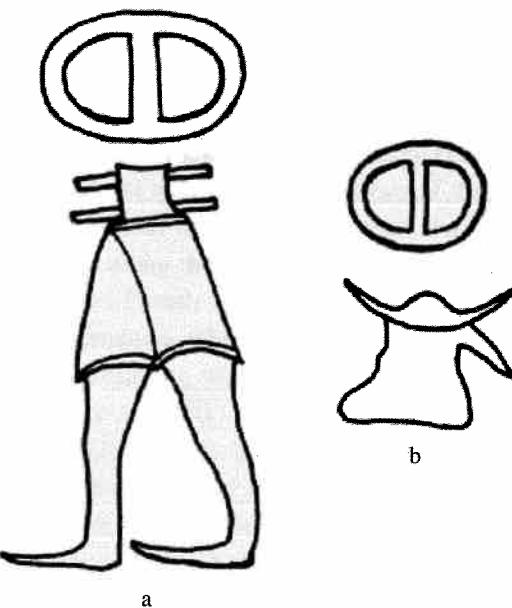


Fig. 1

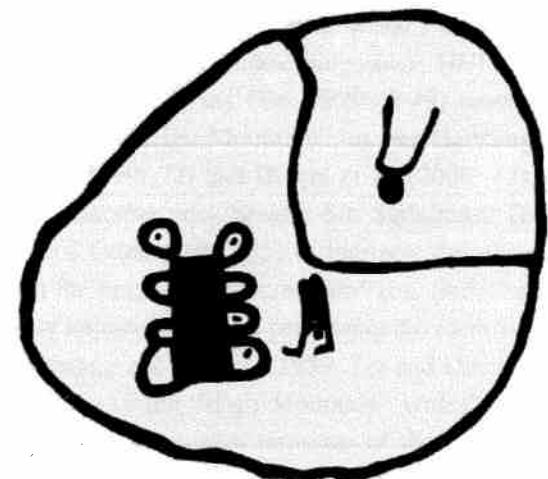


Fig. 2

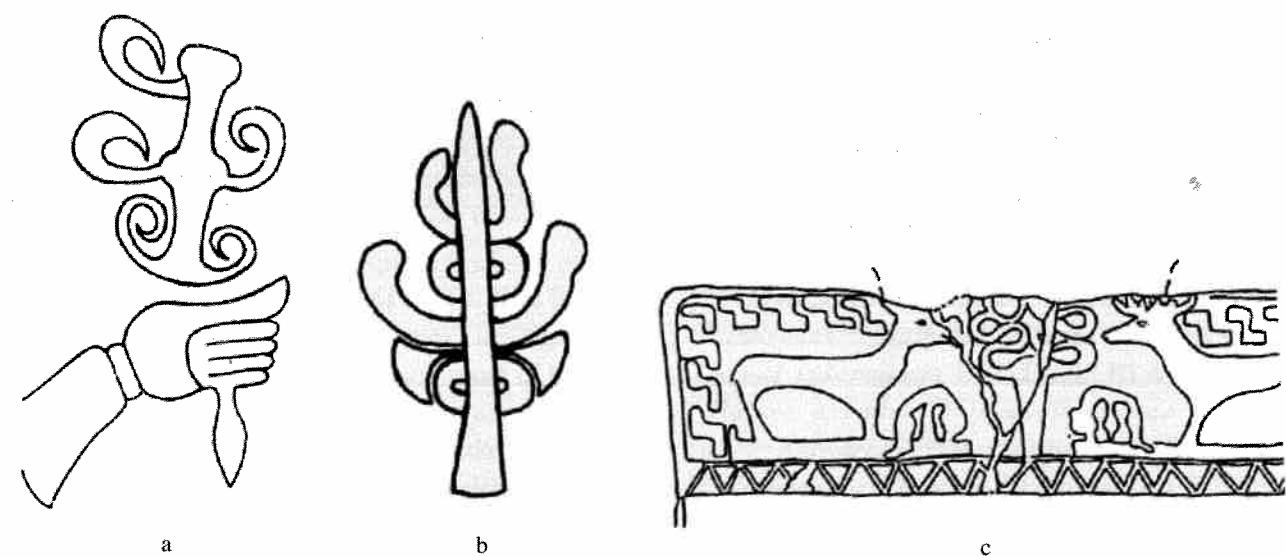


Fig. 3